



# SÉANCE 5

## TÉMOINS DANS LE MONDE



### LECTURE

1P 2, 11-25



### OUVERTURE

Un membre engage la soirée en lisant lentement l'introduction suivante :

Aimés et choisis par Dieu, nous avons une place exemplaire à tenir dans le monde où nous vivons. Saint Pierre nous exhorte à être des citoyens libres et responsables. Pourtant, nous expérimentons qu'il n'est pas toujours facile d'être chrétien dans la société actuelle.



### À LA RENCONTRE DU TEXTE

Lire le texte à haute voix et entrer dans la compréhension du texte à partir des questions suivantes (10 minutes) :

- I Observez la construction des versets 12 à 17. Quelle demande est faite au chrétien et dans quel objectif ?
- II Qu'est-il dit du Christ ? À quelle figure d'homme vous fait-il penser ?

#### Chapitre 2, 11-25

- 11 Bien-aimés, puisque vous êtes comme des étrangers résidents ou de passage, je vous exhorte à vous abstenir des convoitises nées de la chair, qui combattent contre l'âme.
- 12 Ayez une belle conduite parmi les gens des nations ; ainsi, sur le point même où ils disent du mal de vous en vous traitant de malfaiteurs, ils ouvriront les yeux devant vos belles actions et rendront gloire à Dieu, le jour de sa visite.
- 13 Soyez soumis à toute institution humaine à cause du Seigneur, soit à l'empereur, qui est le souverain,
- 14 soit aux gouverneurs, qui sont ses délégués pour punir les malfaiteurs et reconnaître les mérites des gens de bien.
- 15 Car la volonté de Dieu, c'est qu'en faisant le bien, vous fermiez la bouche aux insensés qui parlent sans savoir.
- 16 Soyez des hommes libres, sans toutefois utiliser la liberté pour voiler votre méchanceté : mais soyez plutôt les esclaves de Dieu.
- 17 Honorez tout le monde, aimez la communauté des frères, craignez Dieu, honorez l'empereur.
- 18 Vous les domestiques, soyez soumis en tout respect à vos maîtres, non seulement à ceux qui sont bons et bienveillants, mais aussi à ceux qui sont difficiles.

- 19 En effet, c'est une grâce de supporter, par motif de conscience devant Dieu, des peines que l'on souffre injustement.
- 20 En effet, si vous supportez des coups pour avoir commis une faute, quel honneur en attendre ? Mais si vous supportez la souffrance pour avoir fait le bien, c'est une grâce aux yeux de Dieu.
- 21 C'est bien à cela que vous avez été appelés, car c'est pour vous que le Christ, lui aussi, a souffert ; il vous a laissé un modèle afin que vous suiviez ses traces.
- 22 Lui n'a pas commis de péché ; dans sa bouche, on n'a pas trouvé de mensonge.
- 23 Insulté, il ne rendait pas l'insulte, dans la souffrance, il ne menaçait pas, mais il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice.
- 24 Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois, afin que, morts à nos péchés, nous vivions pour la justice. Par ses blessures, nous sommes guéris.
- 25 Car vous étiez errants comme des brebis ; mais à présent vous êtes retournés vers votre berger, le gardien de vos âmes.



### COMPRENONS ENSEMBLE LE TEXTE

Prenez 5 minutes personnellement pour reparcourir le texte à la lumière des questions suivantes :

- I En quoi pensez-vous que nous sommes, en tant que chrétiens, comme des étrangers résidents ou de passage dans notre monde ?
- II Lisez le verset 25 puis relisez le verset 11, observez le changement de temps du verbe « être » : comment cette comparaison vous aide-t-elle à comprendre le message donné par l'apôtre Pierre dans cet extrait ?

Échangez vos réactions sur ces questions (20 minutes).

## DÉFINITION

**Âme** : Du latin *anima* ; souffle, vie : Dans l'Écriture, l'âme désigne l'homme tout entier, en tant qu'animé par un esprit de vie. Elle désigne aussi ce qu'il y a de plus intime en l'homme (Mt 26, 38) et de plus grand et de plus profond en lui (Mt 10, 28) Sauver son âme, c'est alors se sauver soi-même.

**Chair** : Dans l'Écriture, la chair désigne l'aspect extérieur, corporel, terrestre de l'homme saisi dans l'unité de sa personne. Ce terme caractérise la fragilité de la créature (1P 1, 24). La « convoitise de la chair » désigne la condition de créature sous l'emprise du péché (1P 2, 11). Mais le péché a été vaincu par le Christ venu « dans la chair » (1P 3, 18 ; 4, 1-6).

**Conscience** : On distingue conscience psychologique (se percevoir, penser) et conscience morale (faculté de confronter sa conduite avec une règle morale ou de porter un jugement de valeur sur cette conduite). Vatican II évoque la conscience morale comme « le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre » (Concile Vatican II, *Gaudium et Spes*, n° 16).

**Soumission** : L'épître de Pierre, comme celles de Paul, invite les fidèles à être soumis aux autorités et les esclaves aux maîtres. Comprendons bien : il ne s'agit pas ici de défendre une conception de l'autorité dans la société, mais d'inviter les croyants à donner un témoignage de « belle conduite » « à cause du Seigneur ». Cette soumission est à vivre en « hommes libres », à la suite du Christ.



## POINT CHAUD

### Le modèle du Christ souffrant

La Passion du Christ est proposée ici comme modèle et source d'une conduite véritablement chrétienne. Il ne suffit pas aux disciples de se comporter de manière honnête, selon une bonne morale, et de ne pas donner prise aux calomnies des païens (1P 2, 11-15). Ils sont appelés à une certaine forme d'héroïsme en supportant aussi des souffrances injustes. Cette endurance patiente est une grâce aux yeux de Dieu dans la mesure où elle ne provient ni de la peur, ni d'une résignation passive mais d'une démarche globale inspirée par le Christ lui-même.

Or le modèle christique n'est pas quelque chose de vague : il offre des repères précis. L'image des traces implique une attention aux moindres signes qui jalonnent le chemin de croix, un attachement personnel, une courageuse aventure spirituelle. On peut se dire : le Maître est passé par là, il a laissé des traces à mon intention, je m'engage sur le même chemin, même si je n'en vois pas encore le terme, même si je ne comprends pas tout. Les « traces » disent une présence dans l'absence et l'espoir de rejoindre celui qui est devenu invisible, mais non inaccessible. En fait nous n'aurons jamais fini d'explorer et de méditer cet immense mystère de la Passion du Christ. Cet exercice demeure essentiel pour trois raisons.

D'abord, nous apprendre la non-violence afin de ne jamais rendre le mal pour le mal. Le Christ souffrant ne se dégradait pas lui-même, ni dans une attitude violente et vindicative, ni dans une démission qui aurait laissé triompher le mal sans en appeler à la justice de Dieu. La seconde raison est précisément de nous acculer à mettre notre confiance en Dieu seul, le juste Juge. La troisième est de nous tourner vers la source de notre guérison. Guidés par le « gardien de nos âmes », nous ne suivons pas seulement un modèle héroïque mais nous recevons de lui une nouvelle énergie, un courant de grâce qui nous rend participants de son amour infini. Et « par ses blessures nous sommes guéris ». Dans ce contexte, les esclaves chrétiens, membres précieux du corps du Christ, sont les icônes et les pionniers d'une œuvre qui nous dépasse.



## PARTAGEONS À PARTIR DU TEXTE ET DE NOTRE EXPÉRIENCE

*Après votre travail sur le texte, lisez ensemble ce commentaire théologique (5 minutes).*

- I Je choisis un des appels de l'apôtre Pierre cités dans les versets 12 à 18 qui m'évoque une situation concrète que j'ai vécu. En tant que chrétien, comment cela m'interroge-t-il ?
- II Comment peut-on dire que « supporter les peines que l'on souffre injustement » est une « grâce aux yeux de Dieu » ?



À la suite de nos échanges écoutons le témoignage d'Isabelle Hedon



## VIVRE EN CHRÉTIEN AUJOURD'HUI ?

*Le pape Benoît XVI nous invite à contempler la figure de sainte Joséphine Bakhita (5 minutes).*

Maintenant se pose la question suivante : en quoi consiste cette espérance qui, comme espérance, est « rédemption » ? Parvenir à la connaissance de Dieu, le vrai Dieu, cela signifie recevoir l'espérance. Pour nous qui vivons depuis toujours avec le concept chrétien de Dieu et qui nous y sommes habitués, la possession de l'espérance, qui provient de la rencontre réelle avec ce Dieu, n'est presque plus perceptible. L'exemple d'une sainte de notre temps peut en quelque manière nous aider à comprendre ce que signifie rencontrer ce Dieu, pour la première fois et réellement. Je pense à l'africaine Joséphine Bakhita, canonisée par le pape Jean-Paul II. Elle était née vers 1869 – elle ne savait pas elle-même la date exacte – dans le Darfour, au Soudan. À l'âge de neuf ans, elle fut enlevée par des trafiquants d'esclaves, battue jusqu'au sang et vendue cinq fois sur des marchés soudanais. En dernier lieu, comme esclave, elle se retrouva au service de la mère et de la femme d'un général, et elle fut chaque jour battue jusqu'au sang ; il en résulta qu'elle en garda pour toute sa vie 144 cicatrices. Enfin, en 1882, elle fut vendue à un marchand italien pour le consul italien Callisto Legnani qui, face à l'avancée des mahdistes, revint en Italie. Là, après avoir été jusqu'à ce moment la propriété de « maîtres » aussi terribles, Bakhita connut un « Maître » totalement différent – dans le dialecte vénitien, qu'elle avait alors appris, elle appelait « Paron » le Dieu vivant, le Dieu de Jésus Christ.

Jusqu'alors, elle n'avait connu que des maîtres qui la méprisaient et qui la maltrahaient, ou qui, dans le meilleur des cas, la considéraient comme une esclave utile. Cependant, à présent, elle entendait dire qu'il existait un « Paron » au-dessus de tous les maîtres, le Seigneur des seigneurs, et que ce Seigneur était bon, la bonté en personne. Elle apprit que ce Seigneur la

connaissait, elle aussi, qu'il l'avait créée, elle aussi – plus encore qu'il l'aimait. Elle aussi était aimée, et précisément par le « Paron » suprême, face auquel tous les autres maîtres ne sont, eux-mêmes, que de misérables serviteurs. Elle était connue et aimée, et elle était attendue. Plus encore, ce Maître avait lui-même personnellement dû affronter le destin d'être battu et maintenant il l'attendait « à la droite de Dieu le Père ». Désormais, elle avait une « espérance » – non seulement la petite espérance de trouver des maîtres moins cruels, mais la grande espérance : je suis définitivement aimée et quel que soit ce qui m'arrive, je suis attendue par cet Amour. Et ainsi ma vie est bonne. Par la connaissance de cette espérance, elle était « rachetée », elle ne se sentait plus une esclave, mais une fille de Dieu libre. Elle comprenait ce que Paul entendait lorsqu'il rappelait aux Éphésiens qu'avant ils étaient sans espérance et sans Dieu dans le monde – sans espérance parce que sans Dieu. Aussi, lorsqu'on voulut la renvoyer au Soudan, Bakhita refusa-t-elle ; elle n'était pas disposée à être de nouveau séparée de son « Paron ». Le 9 janvier 1890, elle fut baptisée et confirmée et elle fit sa première communion des mains du patriarche de Venise. Le 8 décembre 1896, à Vérone, elle prononça ses vœux dans la congrégation des Sœurs canossiennes et, dès lors – en plus de ses travaux à la sacristie et à la porterie du couvent –, elle chercha surtout dans ses différents voyages en Italie à appeler à la mission : la libération qu'elle avait obtenue à travers la rencontre avec le Dieu de Jésus Christ, elle se sentait le devoir de l'étendre, elle devait la donner aussi aux autres, au plus grand nombre de personnes possible. L'espérance, qui était née pour elle et qui l'avait « rachetée », elle ne pouvait pas la garder pour elle ; cette espérance devait rejoindre beaucoup de personnes, elle devait rejoindre tout le monde.

*Sauvés dans l'espérance*

*Partageons ce que nous inspire ce passage (20 minutes).*



## DU CÔTÉ DE L'ART

Pour achever cette rencontre, une œuvre singulière va nous conduire à voir comment Jésus traverse insultes et moqueries.

Prenons d'abord un temps de contemplation et d'intériorisation silencieuse du tableau. Après la lecture de la présentation de l'œuvre et un échange, nous terminerons par une prière.

« Lui n'a pas commis de péché ; dans sa bouche, on n'a pas trouvé de mensonge. Insulté, il ne rendait pas l'insulte, dans la souffrance, il ne menaçait pas, mais il s'abandonnait à Celui qui juge avec justice. » (1P 2, 22-23). Ces personnages peuvent être regardés comme des figures de péché : on trouvera ainsi le soldat vaniteux, celui qui ne voit ni n'entend, sourd aux détresses et obtus ; le sensuel sans mesure, esclave de ses appétits, avec sa grande bouche ouverte ; le railleur méchant qui se complait dans l'ironie et la moquerie.

### Observons :

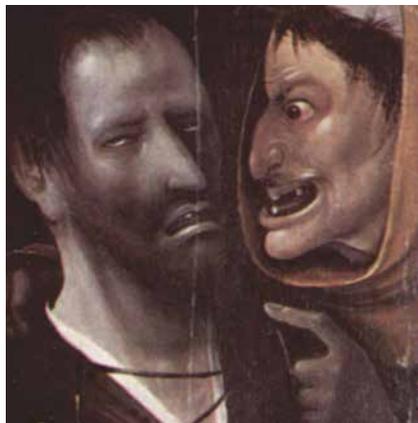
- I Que ressentez-vous en regardant cette œuvre ? Qu'est-ce qui s'en dégage ?
- II Comment est-elle composée ?
- III Qu'est-ce qui est mis en lumière ? Quels personnages reconnaissez-vous ?
- IV Que peuvent-ils représenter ?



Le portement de croix  
Huile sur panneau, 76,7 x 83,5 cm  
Jérôme Bosch 1510-1516, Musée des Beaux-Arts de Gand

## 5 TÉMOINS DANS LE MONDE

 Le tableau, réalisé à la Renaissance, présente les caractéristiques de l'œuvre de Bosch avec des personnages caricaturaux et une atmosphère sombre. Le cadrage serré sans paysage ni perspective est novateur. Le peintre nous plonge dans le péché du monde et nous laisse entrevoir le salut en Jésus Christ. Il présente ici des personnages exagérément laids, défigurés par la bêtise et la haine, reflets des noirceurs du péché. Et c'est au milieu de cette foule repoussante que le Christ avance, serein, portant sa croix sous les insultes.



On reconnaît le **bon larron**, il a le teint livide trahissant la crainte de la damnation car il subit le doigt menaçant qui signe l'hypocrisie et la perversion d'un discours fanatique.



Le **suffisant** ou le **puissant** qui n'est que mépris pour son entourage se reconnaît à son front bas, les lèvres aplaties, tout son visage fermé dit la sécheresse de son cœur.



**Véronique** est figure de compassion montre pourtant une certaine dureté du visage. Courageuse au milieu de cohorte déchaînée, elle n'entre pas dans le jeu de la violence. Les yeux clos, la tête inclinée, elle se recueille en silence. Pareille à la Vierge Marie, elle conservera toutes ces choses en son cœur.

« Reste **Jésus**. C'est de lui seul finalement qu'il faut parler. Tout le reste n'est qu'illusion et vanité. Le vrai travail qui s'opère est au centre du tableau, sur la larme qui coule en douceur, sur les paupières fermées d'un regard très intérieur, sur l'infinie délicatesse de Dieu qui voudra bien dissoudre tout ce mal et rendre l'humanité à sa beauté originelle. Nous-mêmes fermons nos yeux, ainsi que Véronique, pour ne rien perdre de ce jour où s'opère le salut du monde.<sup>1</sup> »

<sup>1</sup> D'après Jean-Marie TEZE, *Au cœur de la violence*, Mame 1998



### PRIÈRE PARTAGÉE

Par ce temps de prière, chacun pourra formuler une prière au Christ patient dans la souffrance que saint Pierre nous propose comme modèle.





## POUR ALLER PLUS LOIN

Adrien Candiard, *A Philémon*, pp. 111-113 « Pour un peu, on en oublierait Onésime. »

Paul, lui, ne risque pas de perdre de vue le sort de l'esclave en fuite qui est venu trouver refuge auprès de lui, et à qui il a donné le baptême. Il ne développe aucune théorie politique sur la question de l'esclavage, mais pour autant, il sait bien que la foi chrétienne qu'il annonce n'est pas un spiritualisme, une technique de méditation, une hygiène mentale, un yoga plus ou moins biblique ou une quête intérieure qui ne changerait que mon être profond sans rien toucher du monde qui m'entoure. Il ne méprise pas le besoin d'Onésime d'une liberté effective, sous le prétexte que seule la liberté intérieure compte, et que ces revendications concrètes sont décidément bien vulgaires. Il sait que la foi chrétienne n'est pas une fuite imaginaire de ce monde où les esclaves ont des fers aux pieds et où les fins de mois sont difficiles. Pourtant, il ne propose pas d'alternative politique au système en vigueur dans l'Empire romain, avec ses impôts et ses aqueducs, sa justice impériale et sa répression, ses routes commerciales et ses esclaves. Paul ne propose pas l'abolition de l'esclavage, parce qu'il n'est pas un révolutionnaire venu modifier l'ordre établi. C'est qu'il souhaite un changement nettement plus radical.

Ce changement, il le décrit à Philémon en quelques mots très simple : Onésime t'est rendu, lui écrit-il, « non plus comme un esclave, mais bien mieux qu'un esclave, comme un frère bien aimé ». Et pour être bien sûr que cette fraternité n'est pas une espèce de formule pieuse et fade, mais une réalité concrète, il ajoute qu'il sera pour lui un frère « et selon la chair, et selon le Seigneur ». Dans le balancier continu que connaît l'histoire humaine, alternant entre les grands espoirs collectifs, toujours déçus, et les replis individuels, toujours étriés, entre les immenses utopies censées faire disparaître le mal et les retours désabusés à la seule réussite personnelle (qui, dans sa version spiritualisée, se nomme aujourd'hui « développement personnel »), Paul ne choisit pas et propose une autre voie, celle de la fraternité. Ce qui changera le monde, estime-t-il, ce n'est pas la construction de systèmes plus ou moins complexes et ingénieux, mais bien ma relation avec mes frères.

Car Philémon s'en aperçoit peu à peu depuis qu'il est devenu chrétien : il vit entouré de frères. En choisissant d'entrer dans l'amitié du Christ, amitié qu'il ne peut vivre qu'en l'offrant à son tour à tous, Philémon a perdu du

même coup jusqu'à la possibilité d'avoir des esclaves : il n'y a plus sur terre personne dont il puisse se servir, qui se réduise à son utilité. Il a perdu ses esclaves : ceux qui chez lui s'occupent du ménage et de la vaisselle, ceux qui lui appartiennent vraiment, comme Onésime, mais encore tous les autres, tous ces gens dont il croise quotidiennement le passage sans jamais croiser le regard, tous ces pourvoyeurs de biens, de services, de plaisirs, qu'il traite certes poliment, mais dans l'indifférence, puisqu'après tout il les paie, tous ces distributeurs qui, à tout prendre, pourraient aussi bien être des automates, et qui se retrouvent désormais transfigurés. Je croyais simplement acheter le pain, et voilà que la boulangère fatiguée de sa journée, les clients qui attendent, les enfants qui demandent bruyamment des bonbons cessent d'être des éléments du décor et deviennent pour moi de mystérieuses icônes où se révèle l'amour infini de Dieu. Accomplir un geste banal dans cette boutique familière m'ouvre une profondeur proprement vertigineuse. Le monde se dépeuple de tout ce qu'il comptait d'esclaves, aussitôt remplacés par autant de frères, de frères possibles, avec qui vivre l'aventure du Royaume de Dieu.

On ignore tout de la famille dans laquelle Paul a grandi. Mais même en admettant qu'il ait été enfant unique, et n'ait pas connu les épuisantes disputes qui sont le lot commun des fratries, il est trop familier de la Bible pour entretenir la moindre illusion romantique sur ce que recouvre le mot « frère ». Il sait bien qu'être frère ne signifie pas entretenir naturellement des relations apaisées et harmonieuses, égalitaires et respectueuses. Cela arrive, Dieu merci, mais la fraternité n'est pas toujours l'amitié. Ceux qui, comme moi, vivent dans des communautés religieuses composées de « frères » ou de « sœurs » savent parfaitement qu'il n'est pas possible de partager les mêmes affinités, la même complicité, avec tous ces gens que l'on n'a pas choisis, et qu'une communauté n'est jamais un groupe d'amis, même quand tous ses membres sont très proches. C'est que la fraternité, c'est quelque chose de plus fondamental, presque de plus primitif. Être frère, « selon la chair » ou « selon le Seigneur », ce n'est pas toujours s'aimer. Être frère, c'est n'en avoir jamais fini avec son frère ; être frère, c'est n'être jamais quitte.

[formation@catholique78.fr](mailto:formation@catholique78.fr)

Vivre en chrétien  
dans un monde qui ne l'est pas  
Selon la première épître de saint Pierre

